

LIAISON CINÉMATOGRAPHIQUE, ARTEMIS PRODUCTIONS & SAMSA FILM PRÉSENTENT

JOFFREY VERBRUGGEN
THIERRY HANCISSE
SERGI LOPEZ

LA RÉGATE

UN FILM DE
BERNARD BELLEFROID



LIAISON CINÉMATOGRAPHIQUE, ARTEMIS PRODUCTIONS & SAMSA FILM PRÉSENTENT

PRIX DU PUBLIC – PRIX DE LA JEUNESSE – FESTIVAL DE NAMUR 2009
EN COMPÉTITION – FESTIVAL PREMIERS PLANS D'ANGERS 2010

JOFFREY VERBRUGGEN

THIERRY HANCISSE

SERGI LOPEZ

LA RÉGATE

UN FILM DE
BERNARD BELLEFROID

Durée 91 mn

AU CINÉMA LE 17 FÉVRIER

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PYRAMIDEFILMS.COM

PRESSE Robert Schlockoff

assisté de Jessica Bergstein-Collay

T. 01 47 38 14 02 • rscm@noos.fr

PYRAMIDE 5, rue du chevalier de Saint George – 75008 Paris
DISTRIBUTION T. 01 42 96 01 01 • F. 01 40 20 02 21

SYNOPSIS

Alexandre a quinze ans
et vit seul avec son père,
dans les coups et la violence,
en révolte contre tous.

Pour échapper à ce quotidien sans répit,
Alex se réfugie dans son sport favori,
l'aviron, et n'a qu'une obsession, gagner seul
et à tout prix les championnats de Belgique.
Son entraîneur, Sergi, et Murielle, la jeune fille
dont il est amoureux, vont permettre à Alex
de redécouvrir les valeurs humaines
qu'il avait perdues.

NOTE D'INTENTION

Je connais bien Alexandre. J'ai longtemps regardé le monde avec ses yeux. Comme lui, j'ai longtemps vécu dans une violence que l'on dit "domestique", "privée" mais toujours cachée. A l'époque, je ne me rendais pas compte que c'était grave. J'avais fini par croire que la violence était un langage comme les autres.

Il n'y a pas de sortie paisible d'une telle "relation". La rupture ne saurait être que déchirure. Avec le recul, seule la fuite m'apparaissait et m'apparaît toujours comme la seule issue morale. Moi, je suis parti pour mieux me reconstruire ailleurs.

LA RÉGATE n'est pas un film de guerre pour la guerre. C'est un film de guerrier. Un guerrier qui refuserait la guerre. Un déserteur. Ce n'est pas un film qui s'enfonce dans la violence, c'est la trajectoire inverse. C'est l'histoire d'un homme en devenir qui se bat contre lui-même. C'est l'histoire d'un combat intérieur pour devenir un homme libre. C'est l'histoire d'Alexandre qui se dresse contre la fatalité de la violence pour aller à la quête de sa propre humanité, enfouie mais pas disparue.

Bernard Bellefroid

ENTRETIEN AVEC BERNARD BELLEFROID

Propos recueillis par Sylvie Van Ruymbeke

Comment est né le film ?

C'est un film qui revient de loin pour moi. Pas seulement parce que la genèse du film fut très longue mais bien parce que j'ai toujours su que cette histoire-là deviendrait un film. Je connais bien Alexandre, mon personnage principal. J'ai longtemps regardé le monde avec ses yeux. Comme lui, j'ai longtemps vécu dans une violence que l'on dit domestique, cachée. Comme lui, je scrutais les portes pour m'enfuir. Je sursautais à chaque fois qu'on s'approchait de mon visage. A quinze ans, regarder, observer, épier, c'était les moyens de ma survie. Quinze ans plus tard, regarder est devenu mon métier. Heureusement, les raisons évoluent avec l'âge. A quinze ans, c'était pour se venger. A vingt ans, pour juger. A vingt-cinq ans, pour comprendre. A trente ans, il était indispensable de raconter combien cette histoire était aussi une histoire d'amour. De l'amour qui s'exprime mal mais de l'amour quand même.

Comment avez-vous œuvré pour passer d'une histoire intime à un propos plus universel ?

Je considère que mon métier c'est de transformer la douleur en forme ; la mienne ou celle des autres, ce n'est pas important. Il se fait qu'avec ce premier film, j'avais envie de parler de quelque chose qui était proche de moi. Ce fut un lent et long travail d'écriture, parfois fait de mensonges pour dire mieux la vérité. Des mensonges que la fiction rend nécessaires et qui permettent de faire un film généreux pour les autres.

Par ailleurs, mon vécu personnel n'était pas le point d'arrivée, juste le point de départ. Je ne voulais évidemment pas me cantonner à un film intimiste, mais montrer combien la violence du monde pouvait influencer sur ce qui se passait à la maison, notamment voir en quoi la violence et les humiliations subies par le père au travail influent sur la violence qu'il fait subir à son fils... Voir combien la violence subie par Alexandre, l'amène à instrumentaliser les autres... Pour le dire autrement, ma démarche était de tenter de faire un film simple sur un monde complexe.

D'où provient la violence du père pour son fils ?

Pour moi, le drame survient de leur proximité, quasi fraternelle. Le père et le fils, pourtant inégaux par essence se mettent au même niveau. Le père est une sorte de post-adolescent irresponsable et le fils prend sur ses épaules les responsabilités qui devraient être celles de son père. Pour moi, la violence survient également car plus personne n'est à sa place dans cette relation, mais je n'ai pas souhaité traiter le film sur un mode psychologique.

Pourquoi avoir choisi l'aviron ?

Je pourrais vous faire une mauvaise réponse en vous disant que j'ai moi-même fait de l'aviron, mais ça ne serait pas une réponse de cinéaste. Plus sérieusement au-delà de son potentiel visuel, j'ai choisi l'aviron parce que c'est un sport d'une très grande violence et je trouvais fort qu'Alexandre tente de se guérir de la violence avec une autre violence, mais sur laquelle il a prise, contrairement à celle qu'il subit chez lui.

L'aviron offre également la possibilité d'évoluer d'un sport individuel vers un sport d'équipe. Quand Sergi oblige Alexandre à ramer avec Pablo, c'est la question de l'altérité que le film pose. Il n'est évidemment pas possible de ramer à deux sans se connaître, s'appivoiser. Alexandre retrouve son humanité enfouie mais pas disparue grâce à l'amour et l'amitié que les autres lui portent ; Sergi, Pablo et Murielle.

Quels étaient vos partis-pris visuels ?

Je voulais faire un film où le plus grand amour, la plus grande lumière, cohabitent avec la plus grande noirceur. C'était mon moyen de fabriquer du gris en allant très vite du noir vers le blanc et du blanc vers le noir.

Au début du film, je voulais qu'il n'y ait pas de violence visuelle. Que la violence soit dans le cadre, dans la relation père-fils et que progressivement, au fur et à mesure que la relation se dégrade, la caméra évolue davantage vers une caméra à l'épaule. Cette progression n'est d'ailleurs pas destinée

à être vue, juste à être ressentie.

Avec mon cadreur, nous nous sommes donnés une contrainte de western. Nous voulions que le père et le fils vivent chacun dans son cadre, que ce n'est que lorsqu'ils se battent et/ou s'aiment qu'ils apparaissent ensemble dans le même cadre.

J'ai procédé de la même façon pour la musique, entre des musiques de type rock/punk préexistantes et un piano retenu, composé. La musique punk, c'était un peu la rage qu'Alexandre aimerait crier au monde mais qu'il doit taire. Quant à son contrepoint, avec Claudine Muno, la compositrice, notre idée était de créer quelque chose de l'ordre de la comptine.

Joffrey Verbruggen, qui interprète le rôle du jeune Alexandre, est un nouveau venu au cinéma. Comment l'avez-vous rencontré, et comment avez-vous travaillé avec lui ?

On est passé par les circuits habituels de casting en France, en Belgique et au Luxembourg, puis par un casting sauvage. Ce n'était pas compliqué de trouver des petites frappes, des adolescents déjà très durs. Moi, je cherchais autre chose. Je voulais qu'il reste chez Alexandre quelque chose de l'ordre de l'enfance que le père pourrait briser. C'est ce qui m'a touché chez Joffrey. Par ailleurs, dans le rapport physique qu'il forme avec Thierry, il me permettait de raconter cet âge de la frontière ; plus vraiment l'enfance mais pas non plus l'âge où le fils devient aussi fort que son père.

Dans le travail ensuite, j'ai surtout cherché à élaguer, à aller vers la sobriété, la pudeur, l'enfermement. Par ailleurs, le sujet du film résonnait très fort en lui, mais on a parlé de tout, sauf de ça. Ce n'était pas nécessaire. Il est impossible de construire de la fiction en restant enfermé, prisonnier de soi-même.

D'où vient le choix de Thierry Hancisse pour le rôle du père ?

Je pensais à Thierry depuis l'écriture. Je savais qu'il ne

reculerait pas face au sujet et à ce personnage. Je l'ai souvent vu au théâtre. C'est un comédien qui n'a jamais eu peur de se plonger dans des rôles qui s'approchent dangereusement des tréfonds de la condition humaine. C'est un acteur d'une très grande générosité, à la gamme de jeu étendue, entre sauvagerie terrible et extrême douceur.

Par ailleurs, il était essentiel pour moi que le comédien qui jouerait le père, puisse humaniser le personnage sans jamais humaniser ses actes. L'enjeu pour nous n'était pas les scènes de violence, mais bien de montrer sa souffrance quand il essaie de se retenir de frapper, puis quand il se sent sale et dégueulasse de l'avoir fait. Ni lui, ni moi n'avons jamais eu de problème à aimer ce personnage. Je suis d'ailleurs profondément incapable de filmer un personnage que je n'aime pas.

Pourquoi Sergi López pour incarner l'entraîneur ? Comment s'est passée votre rencontre ?

Simplement. Dans la simplicité, comme tout avec Sergi. Patrick [Quinet, Artémis Productions] avait déjà travaillé avec lui [UNE LIAISON PORNOGRAPHIQUE de Frédéric Fonteyne], ce qui a facilité la prise de contact. Après, je suis allé le voir à Barcelone. On a parlé de tout, sauf du film... Peut-être en a-t-on aussi parlé beaucoup sans nous en rendre compte ? Je l'ai vu au bord du terrain de basket encourager son fils et l'idée est juste devenue une évidence.

Ce personnage est-il un père de substitution pour Alexandre ?

Moi, je voulais que l'entraîneur soit un « regardeur », quelqu'un qui fasse grandir parce qu'il regarde autrement. En ce sens-là, on peut dire que c'est un père de substitution, un tuteur de résilience. Sans tomber dans une opposition primaire simpliste, il est vrai que le père a quelque chose du Nord, l'entraîneur du Sud, et je voulais que chacun fasse le voyage inverse. Je voulais que Thierry, au visage dur et marqué, aille

de la noirceur à la lumière. Sergi, naturellement lumineux, je voulais le contraire, voir son monde s'écrouler à la fin quand il comprend qu'il n'a pas vu.

BERNARD BELLEFROID / FILMOGRAPHIE

FORMATION

1998-2003 INSAS Master en réalisation cinématographique

1996-1998 IHECS Bachelor en Communication

CINÉMA FICTION Réalisateur / Scénariste

2008 LA REGATE

CINÉMA DOCUMENTAIRE Réalisateur / Scénariste

2007 POURQUOI ON NE PEUT PAS SE VOIR DEHORS QUAND IL FAIT BEAU

2005 RWANDA, LES COLLINES PARLENT

LISTE ARTISTIQUE

ALEXANDRE **Joffrey Verbruggen**
THIERRY **Thierry Hancisse** de la Comédie Française
SERGI **Sergi Lopez**
MURIELLE **Pénélope Lévêque**
PABLO **David Murgia**
FRANCO **Hervé Sogne**
LAËTITIA **Stéphanie Blanchoud**

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION **Bernard Bellefroid**
SCÉNARIO **Bernard Bellefroid**
Avec la collaboration de **David Lambert**
IMAGE **Alain Marcoen**
Hichame Alaouié
SON **Quentin Jacques**
Ingrid Ralet
Philippe Baudhuin
MUSIQUE ORIGINALE **Claudine Muno & the Luna Boots**
MONTAGE **Yannick Leroy**
DÉCORS **Véronique Sacrez**
COSTUMES **Magdalena Labuz**
DIRECTION DE PRODUCTION **Brigitte Kerger**
Benoît Giorgini
PRODUCTION EXÉCUTIVE FRANCE **Serge Zeitoun**
UN FILM PRODUIT PAR **Patrick Quinet et Claude Waringo**
EN COPRODUCTION AVEC **RTBF (Télévision belge)**
Belgacom
AVEC LA PARTICIPATION DE **Fonds National de Soutien à la production**
audiovisuelle du Grand-Duché de Luxembourg
TPS Star
Cinécinéma
Région wallonne
AVEC L'AIDE DU **Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel**
de la Communauté française de Belgique
et des Télédistributeurs wallons
AVEC LE SOUTIEN DE **Eurimages**
Tax shelter ING Invest
Tax shelter Productions
Programme Média de la Communauté européenne
EN ASSOCIATION AVEC **Cofinova 5**
Coficup 3-un fonds Backup films
VENTES ÉTRANGER **Pyramide International**
DISTRIBUTION **Pyramide**

FRANCE – BELGIQUE – LUXEMBOURG
2009 / 91 MN / 35MM / COULEUR
SCOPE / DOLBY SRD

WWW.PYRAMIDEFILMS.COM

